

vance quelle saison il pourra avoir. Son succès doit certainement dépendre principalement des saisons, mais il a un devoir à remplir, et un devoir facile, pour s'assurer un certain degré du succès dans toutes saisons. Le progrès des autres arts doit être pour nous une leçon utile : nous voyons que tout perfectionnement découvert et introduit dans un art ou une manufacture quelconque, est aussitôt adopté par tous ceux qui sont engagés dans cet art ou cette manufacture ; autrement, il ne leur resterait aucune chance de succès. D'où vient que les cultivateurs ne suivent pas cet exemple ? Il est de beaucoup plus d'importance pour le monde en général, que des améliorations soient adoptées en agriculture qu'en tout autre art pratiqué par les hommes. Nous voyons que certains modes de culture et d'aménagement du bétail produisent de meilleures récoltes et de meilleurs animaux, et néanmoins nous nous contentons de suivre l'ancienne routine, et détournons nos regards des améliorations introduites devant nous, et qu'il serait en notre pouvoir d'adopter, si seulement nous prenions la résolution de marcher avec les améliorations du temps et de suivre les progrès de la société. L'agriculture ne doit pas rester stationnaire dans le Bas-Canada, quand dans la plupart des autres pays elle fait dans toutes ses branches des progrès rapides. Les instrumens à l'usage du cultivateur ont été beaucoup perfectionnés dernièrement, et s'il se déterminait à s'en servir convenablement, il verrait combien il lui est avantageux de les trouver tels. Les cultivateurs ne sont pas peu redevables à ceux qui fabriquent pour eux des instrumens utiles. Nous ne serions pas excusables de ne chercher pas à améliorer le système de nos pères : nous possédons un grand nombre d'instrumens qu'ils ne connaissent pas, et ceux dont ils se servaient ont été beaucoup améliorés, particulièrement la charrue et la herse. Nous ne serions pas plus excusables de ne pas introduire dans notre économie rurale les méthodes amélio-

rées du jour, par la raison que nos ancêtres ne les pratiquaient pas, que nous ne le serions de rejeter tout autre vêtement que ceux d'Adam et d'Eve, ou tout autre costume que celui d'il y a mille ans. Les engins à vapeur qui furent inventés et employés d'abord, bien que de notre temps, seraient maintenant regardés comme sans valeur, comparés à la beauté et à la perfection des engins d'aujourd'hui. Le premier, le plus beau des arts pratiqués par l'homme, ne doit pas se traîner à la suite d'arts purement mécaniques, exercés dans des espaces étroits et souvent dans des lieux malsains, où nous pouvons imaginer que l'esprit et l'intellect ne peuvent pas être aussi à l'aise, s'exercer aussi librement que dans les campagnes, environnés de toutes les beautés de la nature, et recrésés par l'air vivifiant de l'atmosphère. Comme nous trouvons qu'il nous est nécessaire de cultiver la terre, notre ambition devrait être de la cultiver de la manière la plus parfaite possible, et si les "épinés et les ronces" sont une partie du châtiment infligé à notre race, à cause de la désobéissance de ses premiers auteurs, nous devons nous efforcer de les extirper, et ne pas permettre qu'elles croissent et prospèrent au milieu des plantes utiles que nous devons à la bonté du Créateur. Le fameux Edmund Burke, dont le profond savoir dans presque chacune des branches de la science était sans égal alors, de l'aveu de presque tout le monde, et qui était aussi un cultivateur pratique, a dit que "l'art de l'agriculture exigeait plus d'expérience, plus de patience, plus de persévérance, plus de prévoyance, de soin et de prudence, et une attention plus constante que tout autre art." Si telle était l'opinion de ce grand homme, combien ne doit-il pas être nécessaire à l'agriculteur de bien entendre l'art qu'il pratique, et de posséder toutes les facultés qu'il exige, s'il veut prospérer. Nous ne pourrions jamais trouver les cultivateurs excusables de n'être pas présentement les premiers ou les plus avancés dans la carrière